ELOHI

Peuples indigènes et environnement

4 | 2013

L'invention de l'indigène écologiste

William Bartram a-t-il inventé l'Indien écologiste ?

Laurence Machet et Lionel Larré

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elohi/529>

DOI : 10.4000/elohi.529

ISSN : 2268-5243

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

Pagination : 11-30

ISBN : 978-2-86781-927-8

ISSN : 2431-8175

Référence électronique

Laurence Machet et Lionel Larré, « William Bartram a-t-il inventé l'Indien écologiste ? », *ELOHI* [En ligne], 4 | 2013, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/elohi/529> ; DOI : 10.4000/elohi.529

William Bartram a-t-il inventé l'Indien écologiste ?¹

LAURENCE MACHET & LIONEL LARRÉ

CLIMAS, Université Bordeaux Montaigne

On pourrait ne voir en William Bartram (1739-1823), le naturaliste américain auteur du célèbre ouvrage *Travels through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida* publié en 1791, que le successeur de son père. John Bartram (1699-1777) fut le fondateur du premier jardin botanique du nouveau continent, Kingsessing, près de Philadelphie. Sans cesse à la recherche de nouvelles variétés de plantes, John Bartram était en relation étroite avec plusieurs botanistes anglais, dont un certain nombre était Quakers comme lui, et qu'il fournissait en spécimens à acclimater sur le sol britannique. On lui doit ainsi l'introduction des premières azalées ou des magnolias en Angleterre (*Correspondence* 534). Ses compétences ainsi que son amitié pour Benjamin Franklin et Peter Collinson, lui-même au centre d'un réseau d'échanges scientifiques en Grande-Bretagne, lui valurent son élection à la Royal Society ainsi que sa nomination comme Botaniste du Roi George III en 1765.

S'il est indéniable que William Bartram s'inscrit dans une tradition familiale, bénéficiant des liens forgés par son père de part et d'autre de l'Atlantique ainsi que de son expérience², il a toutefois adopté, lors de ses propres expéditions ainsi que dans le récit qu'il en a fourni des années plus tard, une démarche qui lui était toute personnelle. Là où le père se contentait de tenir un journal de bord des espèces rencontrées et collectées³, le fils nous livre en effet un véritable récit du périple qu'il entreprit seul entre mars 1773 et janvier 1777 afin d'explorer les Carolines, la Géorgie et la Floride. Remanié pendant des années⁴, l'unique

1. Nous souhaitons remercier le Professeur Lee Schweningen (University of North Carolina Wilmington) pour ses suggestions lors de la rédaction de cet article.

2. Il a par exemple accompagné son père lors d'un premier voyage d'exploration en Floride en 1765-66 entrepris à la suite de la nomination de ce dernier comme Botaniste du Roi.

3. Correspondance avec Peter Collinson ou journal de bord lors de son voyage en Floride : *A Description of East-Florida, with a Journal Kept by John Bartram of Philadelphia, Botanist to His Majesty for the Floridas; upon A Journey from St. Augustine up the River to St. John's as far as the Lakes*. Board of Trade and Plantations, 1766.

4. Des témoignages attestent l'existence du récit dès 1783.

ouvrage de William Bartram publié près de 15 ans après son retour propose une vision originale de la nature, à travers un double prisme : l'expérience personnelle et sensorielle de son auteur mais également l'observation scientifique. Par ailleurs, et c'est ce qui intéresse plus particulièrement ici, Bartram parsème son récit de représentations des Amérindiens rencontrés au cours de son voyage. Sa perspective de naturaliste lui permet-elle de porter un regard original sur les Amérindiens au sein de leur environnement naturel ?

Fig. 1 : Page titre de l'ouvrage de Bartram.

William Bartram affiche clairement dans *Travels* — dès le titre, extrêmement long et descriptif — sa volonté d'approche scientifique, ainsi que son intérêt pour les communautés autochtones à qui il a rendu visite. L'exhaustivité du titre — *Travels through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida, the Cherokee Country, the Extensive Territories of the Muscogulges or Creek Confederacy, and the Country of the Chactaws. Containing an Account of the Soil and Natural Productions of Those Regions; Together with Observations*

on the Manners of the Indians — est censée rendre compte à la fois de la complexité et de la diversité de ce que Bartram va exposer, de la précision et de l'objectivité scientifique avec lesquelles il souhaite s'acquitter de cette tâche, et surtout de l'intérêt qu'il porte aux Indiens dont il va traverser les territoires. Loin d'être un cas isolé, ce type de titre était monnaie courante au XVIII^e siècle : il suffit pour s'en convaincre d'examiner les intitulés des communications faites à la Royal Society à cette époque. La démarche scientifique de Bartram doit donc se comprendre dans le contexte de son siècle : descriptive et empirique. Corollaires de cet aspect descriptif, les longues listes de noms latins se référant à diverses plantes rencontrées sont omniprésentes dans l'ouvrage⁵, véhiculant l'idée que, face à cette nature encore largement inconnue, nommer ce qui est reconnaissable revient à faire entrer dans un cadre et donc à maîtriser. Mais William Bartram, en bon explorateur, va au-delà de la simple validation du connu : mû par ce qu'il qualifie modestement de « curiosité »⁶, son but est également d'identifier et nommer, utilisant le système de nomenclature binomiale mis au point par Linné⁷, les plantes typiquement indigènes qu'il rencontre afin de leur donner une existence officielle.

Cependant, *Travels* ne pose pas seulement un regard scientifique sur la nature. Le but de Bartram est bien de faire découvrir l'environnement naturel et humain par le biais du voyage, puisqu'il écrit lui-même dès les premières lignes de l'introduction que "The attention of a traveller should be particularly turned, in the first, to the various works of Nature" et "Men and manners undoubtedly hold the first rank" (13). Il ne perd jamais de vue son lectorat potentiel, constitué au premier chef de Britanniques assoiffés d'exotisme et de découverte et que les terres du nouveau continent et leurs habitants « indiens » fascinent. C'est ainsi que l'ouvrage scientifique se transforme régulièrement en récit d'aventures, comme en témoigne par exemple le long épisode du combat de Bartram contre les alligators (115-118), ou encore le récit plein de suspense de sa rencontre avec un « intrépide Séminole » (43-44).

Nous souhaiterions montrer comment Bartram dépeint non seulement la nature sauvage, la *wilderness* américaine, mais également ses habitants. En quoi sa position va-t-elle ou non à contre-courant de l'un des mythes fondateurs du pays qui présente la nature de ce dernier comme un espace hostile à dompter à

5. Par exemple p. 50 ou p. 307

6. "Whilst I, continually impelled by a restless spirit of curiosity, in pursuit of new productions of nature, my chief happiness consisted in tracing and admiring the infinite power, majesty, and perfection of the great Almighty Creator, and in the contemplation, that through divine aid and permission, I might become useful to society" (*Travels*, p.81)

7. Il s'agit d'un mode de désignation scientifique des espèces animales et végétales qui fait suivre le nom de genre par le qualificatif du nom de l'espèce. Son principal intérêt est qu'il indique l'apparement de l'organisme en citant le genre auquel il appartient.

tout prix, et en quoi son discours contribue-t-il, notamment dans sa représentation de l'Indigène, à construire une identité et une histoire nationales ?

Si la nature n'est pas selon Bartram nécessairement hostile, qu'en est-il donc de la place de l'homme en son sein, tout particulièrement de l'Indien ? Renvoyant dos à dos les clichés du noble sauvage et de l'ignoble sauvage, Bartram comprend l'homme comme étant *dans* la nature et non pas *au-dessus*. « Environnementaliste pionnier » (Walters 157), Bartram façonne ainsi un nouveau rapport entre l'humain et son environnement et, ce faisant, pose les bases de la création d'une identité nationale en pleine guerre d'indépendance.

Wilderness

Au cours de l'histoire de la colonisation américaine, la nature sauvage du Nouveau Monde a joui de deux représentations paradoxales. Pour les uns, elle était un « paradis », une terre d'abondance, une nouvelle Canaan (Thomas Morton) ; pour les autres, cette même nature était une *wilderness* peuplée de brutes barbares, c'est-à-dire un environnement hostile où l'homme risquait de se perdre, psychologiquement et moralement — une notion que l'on retrouve dans le terme *bewildered*, parent étymologique de *wilderness* — aussi bien que physiquement (Nash 2 ; Larré 9).

Bien qu'apparemment paradoxales, ces deux représentations sont peut-être les facettes d'une même attitude des hommes qui repose sur une vision de la nature qui est, ou doit être, au service de l'humanité. La terre d'abondance offre ses fruits, la nature sauvage doit être conquise par la « civilisation » pour se mettre à son service. C'est cette dernière idée qui fondera toute l'histoire du XIX^e siècle états-unien, la Conquête de l'Ouest, la construction nationale. La Frontière est un espace transformatif où les hommes prennent le risque de s'ensauvager s'ils ne parviennent pas rapidement à faire advenir la civilisation, en d'autres termes à dompter la nature sauvage et ses habitants. À la fin du XIX^e siècle seulement, c'est-à-dire une fois la Frontière déclarée « fermée » par Frederick Jackson Turner, la *wilderness* deviendra un espace à préserver, et les parcs nationaux seront créés sous l'impulsion de penseurs et d'acteurs tels que Frederick Law Olmsted, John Muir et Theodore Roosevelt.

Si l'idée que la nature et les ressources qu'elle offre peuvent être utiles à la société n'est pas étrangère à Bartram, son discours va en revanche à contre-courant d'une vision négative et hostile de la nature. Parce qu'elle est création divine, la nature est foncièrement et par définition bonne. Son texte foisonne d'expressions de gratitude envers Dieu, et à maintes reprises, il s'extasie devant la beauté et la perfection de la Création : “O thou Creator supreme, almighty! how infinite and incomprehensible thy works! most perfect, and every way

astonishing” (71). Lors de son périple, il se place explicitement sous la protection du Créateur : “I find myself alone in the wilderness of Florida, on the shores of Lake George. Alone indeed, but under the care of the Almighty, and protected by the invisible hand of my guardian angel” (144-45). Certes, on sent ici l'héritage quaker de Bartram, mais également une dimension supplémentaire. En effet, si les Quakers prônaient l'amour de la vie et de la nature comme moyen de montrer son amour de Dieu puisque Dieu est dans tout, Bartram, en revanche, semble reconnaître une valeur propre à cette nature qu'il personnalise souvent et à laquelle il attribue une influence bénéfique sur les hommes : “I found myself cheerful and invigorated; indeed all around us appeared reanimated, and nature presented her cheerful countenance” (315-316).

Fig. 2 : *Mico Chlucco the Long Warrior, or King of the Seminoles*, première illustration du livre de Bartram, en face de la page titre.

Selon Bartram, puisqu'elle est création divine, rien n'est laissé au hasard dans la nature. Elle peut par conséquent être source d'enseignement pour les hommes si ces derniers lui prêtent attention : “let us rely on Providence, and by studying and contemplating the works and power of the Creator, learn wisdom and understanding in the economy of nature and be seriously attentive to the divine monitor within” (69). Cette vision de la nature comme source d'enseignement pour l'homme qui sait l'écouter et l'observer semble correspondre

tout particulièrement aux premiers habitants de la *wilderness* américaine, les Indiens, si l'on en croit certaines représentations stéréotypées dont Shepard Krech III se fait l'écho pour mieux les déconstruire dans son controversé *The Ecological Indian*.

Qu'en est-il donc du regard de William Bartram, homme des Lumières, sur les Indiens ?

L'Indigène et sa place dans la nature

À la lecture de *Travels*, on se rend compte d'emblée que son regard sur l'homme en général est marqué par l'influence de Carl von Linné. Le naturaliste suédois avait en effet inclus les êtres humains dans l'ordre des primates et donc dans la classe des mammifères. L'homme se trouvait ainsi faire partie intégrante du règne animal et l'on sent cette approche volontairement scientifique et distanciée de l'homme comme objet d'étude, au même titre que la végétation et les autres animaux, dans l'ouvrage de Bartram. Il parle de l'homme comme d'un animal parmi d'autres — “impenetrable to man, or any other animal” (80) — et applique cette distance tout particulièrement à l'une des « curiosités » du Nouveau Continent, l'Indien, auquel il consacre la (courte) partie IV de son ouvrage intitulée “An Account of the Persons, Manners, Customs and Government of the Muscogulges, or Creeks, Cherokees, Chactaws, &c. Aborigines of the Continent of North America” (386-414). Il annonce clairement dans son introduction que ses remarques sur les Indiens seront certainement différentes des images antithétiques du noble ou de l'ignoble sauvage véhiculées dans sa société car il les aborde avec un regard neuf, sans préjugés, résultat de ses nombreuses rencontres avec eux :

I shall now offer such observations as must necessarily occur, from a careful attention to, and investigation of, the manners of the Indian nations; being induced, while travelling among them, to associate with them, that I might judge for myself whether they were deserving of the severe censure, which prevailed against them among the white people, that they were incapable of civilization. (24)

Son premier souci est donc de vérifier, en la confirmant ou l'infirmant, l'opinion communément véhiculée sur les Indiens. En ce sens, il se place d'entrée dans une position d'arbitre, légitimée par l'observation empirique et le contact direct avec les Indigènes.

Si cette approche peut de prime abord paraître déshumanisante pour l'objet de son étude, on se rend compte que chez Bartram, elle donne lieu à une interprétation plus complexe.

En effet, c'est bien cette observation scientifique, ethnographique avant l'heure, qui lui permet d'identifier les différentes tribus indiennes avec précision, récusant justement l'appellation générique, au profit des noms tribaux dont, entre autres, Creek, Séminole ou Chickasaw. En outre, sa vision même de chaque tribu n'est pas globalisante, mais cherche à distinguer les caractéristiques individuelles, surtout lorsqu'elles sont négatives, afin d'éviter les jugements hâtifs sur une tribu. Sa perspective, loin d'être essentialiste, cherche au contraire à rendre compte des complexités et des diversités indiennes. Ainsi, lorsqu'il relate les malheurs d'un colon marié à une femme séminole malhonnête et ruiné par elle, il prend soin de montrer que l'indélicatesse de cette dernière ne reflète en rien les valeurs de sa tribu, qui la désavoue : "the character of this woman is condemned and detested by her own people of both sexes" (110), ce qui le conduit à un renversement de perspective sur les Séminoles, censés être des « untutored savages », mais qui selon lui s'avèrent, de par leurs vertus, « both well tutored and civil » (ibid.). Et Eve Kornfeld note en effet :

he sought to depict Indians in a new way, reflecting a deeper appreciation for the complexity, diversity, and integrity of Indian societies. In his prolonged encounter with his culture's most formidably constructed Other, Bartram found not only similarities he could love but also differences he could respect. By looking long and hard, he saw past the savage Other to a complicated group of alternative cultures. (298)

Afin cependant d'éviter d'être accusé d'idéaliser les Indiens et donc de les dépeindre à la manière de Rousseau comme des êtres purs vivant dans un état de nature⁸, Bartram prend soin dans *Travels*, toujours dans un souci de rigueur scientifique, de se montrer le plus impartial possible, dépeignant à la fois leurs vertus et leurs vices : "I will, however, now endeavour to exhibit their vices" (186). Mais il modère aussitôt cette assertion en les exonérant de toute réelle responsabilité dans ces « vices » : "They wage eternal war against deer and bear [...] which is indeed carried to an unreasonable and perhaps criminal excess, since the white people have dazzled their senses with foreign superfluities" (ibid.). Bartram est donc bien conscient de la responsabilité du colon dans, par exemple, l'alcoolisme asservissant des Indiens ou leur addiction nouvelle aux produits manufacturés, utilisés notamment pour se procurer des terres à moindre coût, comme le révélera plus tard, en 1803, Jefferson, dans une lettre au Gouverneur du Territoire Indiana William Henry Harrison :

8. « [...] tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons, et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant » Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755). Paris, Flammarion, 2008 p. 119

To promote this disposition to exchange lands, which they have to spare and we want, for necessities, which we have to spare and they want, we shall push our trading uses, and be glad to see the good and influential individuals among them run in debt, because we observe that when these debts get beyond what the individuals can pay, they become willing to lop them off by a cession of lands.

Même si cette attribution pleine et entière de la responsabilité à l'homme blanc pourrait au contraire être vue comme infantilisante, déniaient parallèlement tout libre arbitre aux Indiens, il n'en demeure pas moins que la position de Bartram est ici éminemment moderne.

Il considère en effet, à contre-courant de l'opinion commune⁹, que les Indiens possèdent légitimement les terres sur lesquelles il vient faire ses observations. On lui accorde ainsi l'autorisation de collecter des végétaux :

He (the chief, called Cowkeeper) was then informed what the nature of my errand was, and he received me with complaisance, giving me unlimited permission to travel over the country for the purpose of collecting flowers, medicinal plants, &c. saluting me by the name PUC PUGGY, or the Flower hunter (165)

L'approche de Bartram lui permet donc d'avoir un regard sur les Indigènes humanisant, voire individualisant, et respectueux. Il rend ainsi souvent compte de leurs pratiques sans jamais porter de jugement de valeur : "The Indians, when they go in pursuit of deer, carry this fruit with them, supposing that it has the power of charming or drawing that creature to them" (58).

Il n'échappe toutefois pas, dans sa description de l'Indien au sein de la nature, à un certain nombre de clichés, qui semblent cependant davantage liés au rapport Indien-Nature qu'à une idéalisation des caractéristiques intrinsèques aux Indigènes.

Certains passages rappellent, malgré l'objectivité affichée, les représentations mythiques du bon sauvage vivant en harmonie totale avec son environnement : "They were civil, and appeared happy in their situation" (95). Bartram n'échappe pas non plus à quelques poncifs tels que celui du chasseur indigène nu, libre et bienheureux, et dont le courage et la sagesse sont inspirés par la nature :

How happily situated is this retired spot of earth! What an elysium it is! Where the wandering Siminole, the naked red warrior, roams at large, and after the vigorous chase retires from the scorching heat of the meridian sun. Here he reclines, and reposes under the odoriferous shades of Zanthoxylon, his verdant couch guarded by the Deity; Liberty, and the Muses, inspiring him with wisdom and valour, whilst the balmy zephyrs fan him to sleep"; "Seduced by these sublime enchanting scenes of primitive nature, and these visions of terrestrial happiness. (106)

9. Point développé ultérieurement.

Cependant, on le voit, son idéalisation de l'Indien ne se fait pas ex nihilo. Elle est au contraire inséparable d'une idéalisation et d'une personnification de la nature qui dispense à tous (colons inclus) ses bienfaits et, ce faisant, crée une harmonie universelle :

How supremely blessed were our hours at this time! Plenty of delicious and healthful food, our stomachs keen, with contented minds; under no control, but what reason and ordinate passions dictated, far removed from the seats of strife.

Our situation was like that of the primitive state of man, peaceable, contented, and sociable. The simple and necessary calls of nature being satisfied, we were altogether as brethren of one family, strangers to envy, malice, and rapine” (108-109).

C'est dans ce contact avec la nature que l'homme « civilisé » peut retrouver l'innocence de son état « primitif ».

Bartram pousse parfois à l'extrême l'idée de vie en harmonie avec la nature en attribuant à l'indigène des caractéristiques animales ou inversement. Ainsi, il octroie à l'araignée chassant un bourdon les qualités de ruse et de prudence d'un guerrier séminole : “this cunning intrepid hunter conducted his subtil approaches with the circumspection and perseverance of a Siminole hunting a deer” (22), de même que l'Indien qui l'accompagne dans son périple se trouve être aussi agile qu'un raton laveur :

[...] we were obliged to carry every article of our effects [...] by no other bridge than a sapling felled across it (the river), which is called a raccoon bridge ; and over this my Indian friend would trip as quick and light as that quadruped [...] (359).

On pourrait voir dans ces parallèles avec le monde animal une déshumanisation de l'indien. Mais il nous semble plutôt discerner chez Bartram un autre niveau de lecture possible : les parallèles entre qualités animales et humaines nous paraissent davantage relever chez lui d'une volonté de montrer l'adaptation de l'indigène à son environnement. Là où le colon s'avère parfois maladroit dans la nature (“I was scarcely able to shuffle myself along over it astride” (ibid.)), l'Indien est adapté à l'environnement qu'il connaît et sait utiliser à son profit. On peut donc arguer que, chez Bartram, ces comparaisons procèdent d'une volonté de placer l'indien *dans* la nature et non au-delà, au-dessus, ou à côté. L'hubris qui consiste à croire que l'homme est supérieur et qu'il peut donc dominer la nature est en effet absent de son texte.

Une idée couramment véhiculée encore est que les Indiens (les peuples indigènes en général) vivent en harmonie avec la nature, traversent celle-ci sans y laisser de traces : “We may say, in sharp contrast to the white man's way, that the Indian trod lightly through his natural environment, merging himself sympathetically into

the world of living and non-living things” (Ritchie, 27). Cette vision, qui nie leur place dans l'histoire est déshumanisante et fut longtemps utilisée pour justifier la colonisation, au nom de l'injonction divine à cultiver la terre :

This savage people ruleth over many lands without title or property; for they enclose no ground, neither have they cattle to maintain it, but remove their dwellings as they have occasion, or as they can prevail against their neighbors. And why may not Christians have liberty to go and dwell amongst them in their wastelands and woods (leaving them such places as they have manured for their corn) as lawfully as Abraham did among the Sodomites? (Winthrop, 120)

Au contraire, Bartram est un observateur des Indiens en tant que cultivateurs, une idée relativement subversive puisque les représentations des Indiens les plus usuelles à l'époque les montraient comme des chasseurs nomades, incapables d'agriculture, une représentation erronée qui traversera le XIX^e siècle. Ce discours allait à l'encontre de l'évidence scientifique observable : il était justifié par les objectifs coloniaux d'évangélisation et d'accaparement des terres. En tant qu'homme des Lumières, Bartram, lui, procède à une observation empirique de la nature, et celle-ci comporte des traces humaines, dont il rend compte avec honnêteté. Par exemple, il observe d'anciennes plantations creeks prouvant la domestication par ces Indiens d'arbres fruitiers (56). Les traces des Indiens sont également visibles en la présence de vestiges archéologiques mentionnés très fréquemment dans le texte, notamment les fameux tertres artificiels (146) que Bartram mentionne souvent et tente d'expliquer (97, 103). Contrairement à nombre de ses contemporains, il place donc les Indiens *dans* l'histoire et non en dehors, leur reconnaissant une existence et des traditions anciennes et remontant à l'époque précoloniale : “[...] certain traces of a larger Indian town, the work of a powerful nation, whose period of grandeur perhaps long preceded the discovery of this continent” (56).

Il mentionne également la pratique de l'écobuage : les chasseurs brûlaient la plaine ou le sous-bois afin de régénérer la végétation, d'acculer le gibier, ou de mieux le voir dans la forêt. Loin d'être choqué par cette pratique, Bartram semble reconnaître que la savane est plus belle une fois brûlée, car le feu la régénère : “I penetrated the grove, and afterwards entered some almost unlimited savannas and plains, which were absolutely enchanting; they had been lately burnt by the Indian hunters, and had just now recovered their vernal verdure and gaiety” (106).

Bartram décrit donc un indigène intégré à son milieu naturel, mais pas un indigène qui vit sans laisser de traces dans la nature ; plutôt un homme qui connaît bien son environnement et sait profiter de ce qu'il lui offre, sans nécessairement en abuser. En d'autres termes, il décrit une certaine durabilité dans l'interaction entre les hommes et leur environnement.

Ce qui laisse penser que Bartram ne dépeint pas le “bon sauvage” classique, c’est-à-dire un Indien qui serait intrinsèquement bon, c’est qu’il idéalise également certains colons qui semblent vertueux lorsqu’ils sont bien intégrés à leur environnement naturel et qu’ils font bon usage de celui-ci. Le rapport de l’homme à la nature qu’il décrit n’est donc pas circonscrit à l’indigénité. Ainsi il écrit de fermiers qu’il rencontre en Caroline :

I found these people, contrary to what a traveller might, perhaps, reasonably expect, from their occupation and remote situation from the capital or any commercial town, to be civil and courteous; and though educated as it were in the woods, no strangers to sensibility, and those moral virtues which grace and ornament the most approved and admired characters in civil society. (257)

Vivre dans la nature sauvage, éloigné de tout centre urbain, n’est donc pas incompatible pour lui avec la notion de *civilité* et, partant, de *civilisation*.

Ailleurs, il se laisse quelque peu emporter par une de ces envolées lyriques qui inspireront quelques années plus tard des poètes romantiques comme Wordsworth ou Coleridge :

As we approach the door, conducted by the young man, his lovely bride arrayed in native innocence and becoming modesty, with an air and smile of grace and benignity, meets and salutes us! What a Venus! What an Adonis! Said I in silent transport; every action and feature seem to reveal the celestial endowments of the mind: though a native sprightliness and sensibility appear, yet virtue and discretion direct and rule. The dress of this beauteous sylvan queen was plain but clean, neat and elegant, all of cotton, and of her own spinning and weaving. (259)

Là aussi, loin d’être corrompus par la vie dans la *wilderness*, les jeunes gens incarnent toutes les vertus d’une vie simple et rurale. Bartram insiste sur l’harmonie qui règne au sein du jeune couple, élevé au rang divin, et qui transparaît à la fois dans leurs manières et dans la robe de coton, « simple mais propre et élégante » que la jeune femme a tissée elle-même, utilisant là encore ce que la nature avait à lui fournir.

En définissant la place de l’homme, indigène ou non, *dans* la nature sauvage, en lui reconnaissant le droit d’y être présent, d’y laisser des traces, William Bartram dépeint donc une *wilderness* accueillante à l’humain, ou du moins dont il peut récolter les fruits. Il est en cela, nous l’avons vu, à contre-courant de l’idée dominante au XVIII^e siècle qui pose la nature comme hostile et devant être domestiquée. Mais sa position est également aux antipodes du courant qui verra le jour près d’un siècle plus tard et qui tendra à faire de la nature sauvage un sanctuaire, un musée dont l’homme est absent, idée qui culminera dans le vote du *Wilderness Act* de 1964, où les zones de nature sauvage doivent être

exemptes de toutes traces ou limites imposées par l'homme ("untrammeled by man," Section 2.(c)).

Pour Bartram, la nature sauvage est au contraire pourvoyeuse de ressources pour toutes les espèces animales, l'homme compris. Il fait ainsi état du bois coupé pour fabriquer des meubles, insistant sur le fait que l'écorce est elle aussi utilisée afin de teindre des tissus ou des peaux :

The wood of old trees when sawn into plank is deservedly admired in cabinet-work or furniture; it has a cinnamon coloured ground, marbled and veined with many colours: the inner bark is used for dying a reddish or sorrel colour; it imparts this colour to wood, cotton, linen, and dressed deer skins, and is highly esteemed by tanners. (147)

Exploiter les ressources de la nature ne signifie donc pas nécessairement qu'elles doivent être pillées. En revanche, il est vertueux d'en tirer tous les profits possibles, sans gaspillage.

Cette notion de respect d'un équilibre écologique est également présente dans le regard qu'il porte sur les territoires qu'il traverse. De son environnement familial, il a hérité un intérêt paysan pour la terre, évaluant au premier coup d'œil les possibilités qu'offre telle ou telle configuration géologique ou topographique, notant par exemple les « vertes prairies exubérantes » ou les « collines fertiles » qui, « si elles étaient peuplées et cultivées selon la manière des pays civilisés d'Europe, pourraient accueillir [...] de la manière la plus heureuse plus de cent mille habitants »¹⁰. L'idée en filigrane dans ce passage, c'est que non seulement utiliser la nature est normal, naturel, mais ne pas le faire revient à en gâcher les possibilités. Il partage donc ici le point de vue des autres colons. Ce qui le différencie de ces derniers, c'est qu'il estime que les Indiens sont capables de faire bon usage de leur environnement.

L'usage de la nature

Bartram se place donc dans la perspective d'une nature utile à l'homme. Sa curiosité¹¹ n'est pas seulement celle du scientifique pour son objet d'études. Il adopte également un point de vue plus utilitariste et souhaite « introduire dans mon pays natal des productions de la nature originales qui puissent

10. "exuberant green meadows," "fertile hills," "would, if peopled and cultivated after the manner of the civilized countries of Europe, [...] accommodate in the happiest manner above one hundred thousand human inhabitants [...]" *Travels*, Part II, chapter VII, p. 213

11. "Whilst I, continually impelled by a restless spirit of curiosity, in pursuit of new productions of nature, my chief happiness consisted in tracing and admiring the infinite power, majesty, and perfection of the great Almighty Creator, and in the contemplation, that through divine aid and permission, I might become useful to society" (81)

être utiles à la société » (81). La mention de son « pays natal », c'est-à-dire la toute jeune république américaine, est ici particulièrement intéressante car c'est aussi (voire surtout) à elle que Bartram veut être utile. Et comment l'être davantage, pour un botaniste, qu'en mettant en valeur la singularité de la nature américaine et son caractère unique ?

Cette affirmation d'une identité botanique spécifiquement américaine, différente et indépendante de la nature britannique, fait écho à la Déclaration d'Indépendance de 1776 et définit un territoire, une identité géographique, géologique, naturelle, là où la Déclaration d'Indépendance pose une définition politique de la nation. Mais il définit également une identité humaine spécifique en redonnant toute leur place aux peuples indigènes qu'il rencontre.

Il est intéressant de noter, en outre, que Bartram rédige *Travels* en pleine polémique autour de l'infériorité supposée des espèces animales et végétales du Nouveau Continent. Le Hollandais Cornelius de Pauw et le français Georges Buffon, influencés par la théorie des climats, furent parmi les naturalistes et philosophes soutenant la théorie d'une dégénérescence physique des différentes formes de vie en Amérique. Jefferson, dans *Notes on the State of Virginia* (1785), résume ainsi la polémique dans laquelle il était engagé avec Buffon :

The opinion advanced by the Count of Buffon is 1. That the animals common both to the old and new world, are smaller in the latter. 2. That those peculiar to the new, are on a smaller scale. 3. That those which have been domesticated in both, have degenerated in America: and 4. That on the whole it exhibits fewer species. (169)

De Pauw accuse quant à lui l'air vicié des Amériques : “This degradation of humanity must be imputed to the vitiated qualities of the air stagnated in their immense forests, and corrupted by noxious vapours from standing waters and uncultivated grounds” (17).

Dans ce contexte de polémique, l'épisode du combat de Bartram contre les alligators (115-118) prend un tout autre relief. Certes, on peut y voir une volonté d'attiser et entretenir l'intérêt de son lectorat pour des aventures exotiques et dangereuses. Mais on peut aussi sans doute y lire une affirmation de la puissance de ces animaux, qui ne semblent ni petits, ni dégénérés¹² et, de fait, une prise de position implicite quant aux idées avancées par les naturalistes européens.

12. “They struck their jaws together so close to my ears, as almost to stun me, and I expected every moment to be dragged out of the boat and devoured” (115)

Fig. 3 : *The Rattle Snake*, plate 23, Bartram.

Dans le même ordre d'idée, on peut noter dans l'ouvrage les mentions répétées du serpent à sonnette, que Bartram qualifie de "*wonderful*", "*generous*" et "*magnanimous creature*" (223). Lorsque l'on sait que le serpent à sonnette est l'animal représenté sur le drapeau de Gadsden, étendard des Patriotes souhaitant se défaire du joug britannique, et que ce même serpent a aussi été utilisé par Benjamin Franklin pour symboliser l'esprit américain dans un essai rédigé pour le *Pennsylvania Journal*¹³ à la fin de 1775, on réalise que *Travels* peut s'envisager aussi sous l'angle d'une lecture politique.

13. "I recollected that her eye excelled in brightness, that of any other animal, and that she has no eye-lids—She may therefore be esteemed an emblem of vigilance.—She never begins an attack, nor, when once engaged, ever surrenders: She is therefore an emblem of magnanimity and true courage.—As if anxious to prevent all pretensions of quarreling with her, the weapons with which nature has furnished her, she conceals in the roof of her mouth, so that, to those who are unacquainted with her, she appears to be a most defenseless animal; and even when those weapons are shewn and extended for her defense, they appear weak and contemptible; but their wounds however small, are decisive and fatal:—Conscious of this, she never wounds till she has generously given notice, even to her enemy, and cautioned him against the danger of stepping on her.—Was I wrong, Sir, in thinking this a strong picture of the temper and conduct of America?" (Franklin, sous le pseudonyme "An American Guesser," 745).

Fig. 4 : *Franklinia Altamaha*, plate 30, Bartram.

La découverte par Bartram de la *Franklinia Alatamaha*, ou Arbre de Franklin, et le fait qu'il lui ait attribué un nom typiquement américain, faisant référence à la fois à l'un de ses contemporains les plus illustres et aux premiers habitants du continent¹⁴ procède de la même logique d'affirmation d'une identité nationale.

Son importance aux yeux de Bartram est manifeste car il lui consacre un chapitre, le chapitre IX de la partie III de l'ouvrage, assorti d'une illustration. Il y mentionne notamment que cet arbuste avait déjà été repéré par son père et lui-même lors d'un premier voyage vers les territoires du sud en 1765, mais ils n'avaient pas pu en déterminer l'espèce (376)¹⁵. Lors d'une nouvelle visite dans ces territoires, il repère de nouveau la plante et est cette fois-ci à même de la décrire et la nommer, mêlant précisions techniques¹⁶ et commentaires

14. Nom indigène du fleuve près duquel l'arbre fut découvert en Géorgie.

15. "This very curious tree was first taken notice of about ten or twelve years ago, at this place, when I attended my father (John Bartram) on a botanical expedition; but, it being then late in the autumn, we could form no opinion to what class or tribe it belonged." (376)

16. "fifteen or twenty feet high"; "oblong leaves"; "lightly serrated"; "tassel of gold-coloured refulgent staminae"; "sessile" (375)

esthétiques sur la beauté de la plante¹⁷. Bartram insiste à plusieurs reprises sur son caractère singulier¹⁸, mais également sur le fait qu'elle ne semble pousser que sur les bords du fleuve Alatomaha¹⁹.

Par son insistance sur les caractéristiques originales des paysages qu'il traverse et des Indigènes qu'il y rencontre, Bartram dresse dans *Travels* le portrait d'une nation en devenir, dont l'identité botanique et ethnographique est clairement distincte de celle du vieux continent. Certaines de ses remarques liminaires sur les Indiens semblent suggérer une volonté d'intégration politique fondée davantage sur le mode de la coopération que sur celui de la conquête et, partant, une intention là aussi de proposer un modèle alternatif de développement :

It may, therefore, not be foreign to the subject, to point out the propriety of sending men of ability and virtue, under the authority of government, as friendly visitors, into their towns; let these men be instructed to learn perfectly their languages, and by a liberal and friendly intimacy become acquainted with their customs and usages, religious and civil; their system of legislation and police, as well as their most ancient and present traditions and history. (24-25)

Conclusion

Les écrits de William Bartram sont d'une richesse foisonnante à laquelle notre étude ne rend que partiellement justice. Si quelques exégètes se sont intéressés à cet auteur scientifique pour notamment mettre en lumière l'influence significative qu'il eut sur la littérature — scientifique et artistique — du XIX^e siècle, il reste beaucoup à faire pour connaître et comprendre toute la portée de *Travels*.

Nous espérons avoir au moins mis en lumière une certaine modernité de cet écrit du XVIII^e siècle dans sa façon de décrire les Indiens, notamment dans leur rapport à leur environnement. Si les colons européens ont inventé le bon sauvage après leur rencontre avec les Indiens d'Amérique, on ne peut accuser Bartram, malgré quelques envolées pré-romantiques, d'avoir participé à l'élaboration de ce mythe, dans le sens où, comme nous l'avons dit, il évite soigneusement tout essentialisme.

On peut en revanche arguer qu'il invente, ou tout du moins contribue à inventer, l'Indien écologiste. Et pour apporter une réponse plus précise à la question que nous posons en titre, plutôt que l'Indien écologiste, nous avancerions même, faisant fi de l'anachronisme, qu'il invente l'Indien environnementaliste,

17. "of the first order for beauty and fragrance of blossoms" (ibid.).

18. "most curious subjects"; "very curious tree" (375).

19. "We never saw it grow in any other place, nor have I ever since seen it growing wild, in all my travels, from Pennsylvania to Point Coupe, on the banks of the Mississippi, which must be allowed a very singular and unaccountable circumstance;" (376).

c'est-à-dire un individu en relation avec la nature en tant que milieu dans lequel il a une place et un rôle à jouer. Si cette expression nous paraît préférable, et surtout plus juste par rapport à ce que Bartram décrit, c'est que l'expression « Indien écologiste », depuis la parution du très controversé ouvrage de Shepard Krech III, est devenue souvent synonyme de « bon sauvage ». Bartram est soucieux de présenter des Indiens en relation intelligente — au sens propre d'une relation fondée sur une « faculté de comprendre » et d'extraire un savoir de cette relation — avec la nature qui les entoure, c'est-à-dire celle au centre de laquelle ils se placent, en un mot leur environnement. Les Indiens de Bartram ne cherchent pas à ne pas laisser de traces sur la nature, ils cherchent à utiliser leur environnement de façon durable, au risque là aussi d'utiliser un terme rendu anachronique par son omniprésence dans le vocabulaire écologique du XIX^e siècle.

Ce qui importe peut-être plus que tout dans cette représentation de l'Indien chez Bartram, c'est sa portée politique à une époque de gestation des futurs États-Unis. Malgré ce que peuvent laisser penser les relations conflictuelles entre les colons et les Indiens, les premiers ont parfois arboré avec fierté l'histoire indienne de la nation en construction comme une sorte de patrimoine. À titre d'exemples, on peut citer l'influence supposée de la confédération iroquoise sur la constitution de 1787-89 (Johansen & Grinde) ou, de façon moins contestable, la présence d'une symbolique indienne sur le sceau officiel des États-Unis.

Fig. 5 : à gauche, une première ébauche du sceau états-unien (1780) ;
à droite, le sceau finalement adopté (1782).

Lorsque Bartram resitue les premiers habitants du continent au sein de la terre de la nouvelle nation, il légitime non seulement leur présence mais également leur relation à cette terre. De plus, il se réjouit que certains colons prennent exemple sur eux. En faisant tout cela, Bartram participe de cette intégration des Indiens et de leurs pratiques environnementales à la construction de l'identité de la nation. C'est ce qui fait de William Bartram un auteur à prendre en compte dans l'histoire des représentations des peuples indigènes d'Amérique.

Bibliographie

BARTRAM, John. *A Description of East-Florida, with a Journal Kept by John Bartram of Philadelphia, Botanist to His Majesty for the Floridas; upon A Journey from St. Augustine up the River to St. John's as far as the Lakes*. Board of Trade and Plantations, 1766.

---. *The Correspondence of John Bartram, 1734-1777*. Berkeley, Edmund & Dorothy Smith Berkeley, eds. Gainesville: University Press of Florida, 1992.

BARTRAM, William. *Travels through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida, the Cherokee Country, the Extensive Territories of the Muscogulges or Creek Confederacy, and the Country of the Chactaws. Containing an Account of the Soil and Natural Productions of Those Regions; Together with Observations on the Manners of the Indians*. Edited by Thomas P. Slaughter. New York, The Library of America, 1996.

CALLICOTT, J. Baird. *In Defence of the Land Ethic*. Albany: State University of New York Press, 1989.

DE PAUW. *Selections from M. Pauw, with additions by Daniel Webb, Esq.*, Bath: Cruttwell, 1795.

FRANKLIN, Benjamin. "The Rattle-Snake as a Symbol of America." (1775). *Writings*. New York: The Library of America, 1987. 744-747.

IRMSHER, Christopher. *The Poetics of Natural History*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1999.

JEFFERSON, Thomas. *Notes on the State of Virginia* (1785). Electronic Text Center, University of Virginia Library.

JOHANSEN, Bruce E. & DONALD A. Grinde, Jr. "The Debate Regarding Native American Precedents for Democracy: A Recent Historiography." *American Indian Culture and Research Journal* 14.1 (1990): 61-88.

KORNFELD, Eve. « Encountering "the Other": American Intellectuals and Indians in the 1790s ». *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 52, No. 2 (Apr., 1995), pp. 287-314.

KRECH III, Shepard. *The Ecological Indian: Myth and History*. New York: W. W. Norton, 1999.

LARRÉ Lionel. « En introduction, pensées vagabondes dans une jungle de notions sauvages ». Larré, Lionel et Béghain, Véronique, sous la dir. de. *La Fabrique du Sauvage*. Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2009. 7-12.

MARTIN, Calvin. *Keepers of the Game: Indian-Animal Relationships and the Fur Trade*. Berkeley: University of California Press, 1978.

MORTON, Thomas. "New English Canaan." 1637. *The Norton Anthology of American Literature*. 6th Edition, Vol. 1. Ed. Nina Baym & al. New York: W. W. Norton & Co, 2003. 196-205.

NASH, Roderick. *Wilderness and the American Mind*. New Haven: Yale University Press, 1982.

RITCHIE, William A. « The Indian and his Environment ». *Conservationist*, Dec-Jan. 1955-56 : 27.

ROGER, Jacques. *Buffon, Jefferson et l'homme américain*. Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, Nouvelle Série, tome 1 fascicule 3-4, 1989. 57- 65.

ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. (1755). Paris, Flammarion, 2008.

SILVER, Bruce. "William Bartram's and Other Eighteenth-Century Accounts of Nature." *Journal of the History of Ideas*, Vol. 39, No. 4 (Oct. - Dec., 1978): 597-614.

United States Congress. *An Act to Establish a National Wilderness Preservation System for the Permanent Good of the Whole People and for Other Purposes (Wilderness Act)*. 88th Cong., 2nd sess., 1964. Public law 88-577 (16 U.S.C. 1131-1136).

WALTERS, Kerry S. "The Peaceable Disposition of Animals: William Bartram on the Moral Sensibility of Brute Creation." *Pennsylvania History*, vol. 56, No. 3, July 1989.

---. "The Creator's Boundless Palace: William Bartram's Philosophy of Nature." *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, Vol. 25, No. 3 (Summer, 1989), pp. 309- 332.

Winthrop, John, "General Considerations for the Plantations in New England, with an Answer to Several Objections," *Winthrop Papers*, vol. II (Boston: Massachusetts Historical Society, 1931).

Laurence Machet est agrégée d'anglais et maître de conférences à l'Université Bordeaux-Montaigne. Après une thèse, un ouvrage et des articles consacrés à Wedgwood puis d'autres entrepreneurs des XVIII^e et XIX^e siècles, elle travaille maintenant sur la thématique 'Peuples Indigènes et Environnement' et s'intéresse en ce moment plus particulièrement aux récits de voyage des premiers écologues américains.

Lionel Larré est maître de conférences HDR à l'Université Bordeaux Montaigne. Depuis sa thèse, soutenue en 2003, il travaille sur les enjeux des représentations amérindiennes. Outre de nombreux articles, il est l'auteur de *Autobiographie amérindienne : pouvoir et résistance de l'écriture de soi* (Presses universitaires de Bordeaux, 2009), *Une brève histoire de la Nation Cherokee* (Presses universitaires de Bordeaux, 2014). Il a également dirigé la publication des écrits de John Milton Oskison, *Tales of the Indian Territory and Essays on the Indian Condition* (University of Nebraska Press, 2012), et co-dirigé un ouvrage collectif sur *La Fabrique du sauvage* (Presses universitaires de Bordeaux, 2009).

Résumé : Au XVIII^e siècle, les récits de voyage furent l'un des vecteurs privilégiés destinés à étancher la soif de connaissance d'un siècle des Lumières héritier de la révolution scientifique. C'est dans cette démarche que s'inscrit le botaniste américain William Bartram. Fils de John Bartram, lui-même botaniste du roi George III, il accompagna dans sa jeunesse son père lors de ses voyages d'exploration de la côte est. En 1773, il embarqua seul pour une expédition botanique vers la Floride, la Caroline et la Géorgie, tenant un journal de bord de son périple. Le compte-rendu de ce voyage, objet de cet article, fut publié en 1791 sous le titre *Travels through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida, the Cherokee Country, etc.* Dans cet ouvrage, le propos de William Bartram ne se borne pas à la botanique mais, faisant la part belle aux observations sur les Indiens, se mène souvent d'ethnographie. Cet article se propose de montrer comment Bartram dresse l'état des lieux scientifique d'un environnement encore largement inexploré par les Européens. Nous mettrons également en lumière sa position ambiguë à l'égard des Indiens, qu'il tente d'aborder le plus impartialement possible tout en participant, à son corps défendant, à la création du cliché de l'Indien écologiste.

Mots-clefs : William Bartram, Amérindiens, « Bon sauvage », environnement.

Laurence Machet is an associate professor at Bordeaux-Montaigne university. She first focused her research on Wedgwood and other 18th and 19th century entrepreneurs. She is currently involved in a new research project 'Indigenous Peoples and the Environment' and is working on 18th century travel writers.

Lionel Larré is an associate professor at University Bordeaux Montaigne. He has been working on Native American representations since 2003. Besides numerous articles in French and English and two books in French on Native American autobiography and on the history of the Cherokee Nation, he is the editor of a collection of writings by Cherokee author John Milton Oskison, *Tales of the Indian Territory and Essays on the Indian Condition* (University of Nebraska Press, 2012).

Abstract: During the Enlightenment, travel journals became popular means of quenching a thirst for knowledge that originated in the 17th Scientific Revolution. American botanist William Bartram is a perfect example of this quest for knowledge. The son of John Bartram— who had been appointed Botanist to King George III in 1765—, he travelled with his father when the latter explored the East Coast. In 1773, he embarked on a botanical expedition to Florida, the Carolinas and Georgia and recorded his impressions and observations in a journal. This journal was published in 1791, after much editing and rewriting, under the title *Travels through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida, the Cherokee Country, etc.* Botany is not Bartram's only focus in this book. He also devotes long sections to his observation of the Indians. The aim of this paper is to show how Bartram, using a scientific approach, depicts the still wild and uneploited American nature. We'll also emphasize Bartram's ambivalent position towards the Indians, as he tries to describe them as impartially as possible while unwittingly creating and spreading the cliché of the 'ecological Indian'.

Keywords: William Bartram, Native Americans, "Noble Savage," environment.